

La révolution inconnue

Voline
Éditions Verticale, 1997
première édition 1947

Le premier soviet russe de 1905

Chapitre II : la naissance des « Soviets »

[...] Les sociaux-démocrates prétendent parfois avoir été les véritables instigateurs du premier Soviet.

Les bolcheviks s'efforcent souvent de leur ravir cet honneur.

Tous se trompent, ne connaissant la vérité qui est fort simple : aucun parti, aucune organisation fixe, aucun « leader » n'ont inspiré l'idée du premier Soviet. *Celui-ci surgit spontanément, à la suite d'un accord collectif, au sein d'un petit groupement fortuit et de caractère absolument privé*¹.

Ce que le lecteur trouvera ici, à ce sujet, est tout à fait inédit et constitue un des chapitres les plus inattendus de la « Révolution inconnue ». Il est temps que la vérité historique soit reconstituée. Ceci d'autant plus que cette vérité est suffisamment suggestive.

Le lecteur m'excusera d'avoir à parler ici de ma propre personne. Involontairement, j'ai été mêlé de près à la naissance du premier « *Soviet des délégués ouvriers* », créé à Saint-Petersbourg, non pas à la fin, mais en *janvier-février 1905*. [...]

La naissance du premier Soviet fut un événement d'ordre tout à fait privé. Elle eut lieu dans une ambiance intime, à l'abri de toute publicité, en dehors de toute campagne ou action d'envergure. [...]

En ce qui concerne la presse socialiste, elle est même visiblement gênée de devoir parler de Nossar. Elle cite son nom presque à contre-cœur. Ne pouvant pas se taire sur le fait historique (ce qu'elle préférerait), elle balbutie sur Nossar et son rôle quelques mots inintelligibles ou inexacts et se hâte de passer à l'activité des Soviets à la fin de 1905, lorsque le président du Soviet de Saint-Petersbourg devint Léon Trotsky.

On comprend aisément la discrétion, cette gêne et cette hâte. D'abord, ni les historiens, ni les socialistes (y compris Trotsky), ni les partis politiques en général, *n'ont jamais rien su de la véritable origine des Soviets*, et il est, certes, gênant de l'avouer. Ensuite, même si les socialistes apprenaient les faits et voulaient en tenir compte, il leur faudrait avouer *qu'ils n'y furent absolument pour rien* et qu'ils surent seulement mettre à profit, beaucoup plus tard, le fait existant. Voilà pourquoi, qu'ils connaissent ou non la vérité, ils essayeront toujours autant qu'ils le pourront, de glisser sur ce fait et de présenter les choses à leur avantage.

L'année 1904 me trouva absorbé par un intense travail de culture et d'enseignement parmi les ouvriers de Saint-Petersbourg. Je poursuivais seul ma tâche, d'après une méthode qui m'était propre. Je n'appartenais à aucun parti politique, tout en étant intuitivement révolutionnaire. Je n'avais, d'ailleurs, que 22 ans, et je venais à peine de quitter l'Université.

Vers la fin de l'année, le nombre des ouvriers qui s'instruisaient sous ma conduite dépassait la centaine.

¹ Lénine, dans ses œuvres, et Boukharine, dans son « ABC du communisme », constatent bien, en passant, que les « Soviets » furent créés spontanément par les ouvriers, en 1905 ; mais ils ne donnent aucune précision, et ils laissent supposer que ces ouvriers étaient des bolcheviks ou, au moins, des « sympathisants ».

Parmi mes élèves se trouvait une jeune femme qui, de même que son mari, adhérait à l'une des « Sections ouvrières » de Gapone². [...]

Quelques jours plus tard commença la fameuse grève de l'usine Poutiloff. [*A la suite du licenciement de quatre ouvriers de cette usine, membres de l'Assemblée des Ouvriers Russes des Usines et des Ateliers, dans laquelle intervient Gapone.*] Et peu après, exactement le 6 janvier 1905, mon élève, toute émue, vint me dire que les événements prenaient une tournure exceptionnellement grave ; que Gapone déclenchait un mouvement formidable des masses ouvrières de la capitale ; qu'ils parcourait toutes les sections, haranguant la foule et l'appelant à se rendre le dimanche 9 janvier devant le Palais d'Hiver pour remettre une « pétition » au tzar ; qu'il avait déjà rédigé le texte de cette pétition et qu'il allait lire et commenter celle-ci dans notre Section le lendemain soir, 7 janvier. [...]

Le jour suivant, 8 janvier, au soir, je me rendis de nouveau à la Section. Je voulais savoir ce qui s'y passait. Et surtout je cherchais à prendre contact avec les masses, à me mêler à leur action, à déterminer ma conduite personnelle. Plusieurs de mes élèves m'accompagnaient.

Ce que je trouvais à la Section me dicta mon devoir. [...]

Rapidement je consultai mes amis. Notre décision fut prise. Je me précipitai vers l'estrade. Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais parlé devant les masses. Mais je n'hésitai pas. Il fallait à tout prix changer la façon de renseigner et de soulever le peuple. [*Il prend la place de l'ouvrier qui donnait connaissance de la pétition, de façon renouvelée, à l'assemblée, par groupe de mille personnes. Voline insiste sur la certitude du refus de la part du tzar.*]

Le lendemain matin – le fameux 9 janvier – je dus lire la pétition une ou deux fois encore. Ensuite nous sortîmes dans la rue. Une foule énorme nous y attendait, prête à se mettre en mouvement au premier signe. Vers 9 heures, mes amis et moi ayant formé, bras dessus, bras dessous, les trois premiers rangs, nous invitâmes la masse à nous suivre et nous nous dirigeâmes vers le Palais. La foule s'ébranla et nous suivit en rangs serrés.

Inutile de dire que nous ne parvînmes pas à la place du Palais. Obligés de traverser la Néva, nous nous heurtâmes aux abords du pont dit « Troïsky » à un barrage de troupes. Après quelques sommations sans effet, on tira sur nous à plusieurs reprises. A la deuxième salve particulièrement meurtrière, la foule s'arrêta et se dispersa, laissant sur le terrain une trentaine de morts et une soixantaine de blessés. Il faut dire cependant que beaucoup de soldats tirèrent en l'air ; de nombreuses vitres, aux étages supérieurs des maisons faisant face aux troupes, volèrent en éclats sous le choc des balles.

Quelques jours passèrent. La grève restait quasi générale à Saint-Pétersbourg.

Il est à souligner que cette vaste grève avait surgi spontanément. Elle ne fut déclenchée par aucun parti politique, par aucun organisme syndical (à l'époque, il n'y en avait pas en Russie), ni même par un comité de grève. De leur propre chef, et dans un élan tout à fait libre, les masses ouvrières abandonnèrent usines et chantiers. Les partis politiques ne surent même pas profiter de l'occasion pour s'emparer, selon leur habitude, du mouvement. Ils restèrent complètement à l'écart.

Cependant, la troublante question se posa aussitôt devant les ouvriers : Que faire maintenant ?

La misère frappait à la porte des grévistes. Il fallait faire face sans délai. D'autre part, on se demandait, partout, de quelle façon les ouvriers devraient et pourraient

2 Note du copiste : « Gueorgui Gapone (1870-1906) Prêtre orthodoxe russe, placé par le général Zoubatov à la tête de son mouvement de contrôle policier des revendications ouvrières. Allant au-delà de ses missions, Gapone mena la marche du 22 janvier 1905 du "dimanche rouge". Radicalisé, il poussa alors les ouvriers à des actions radicales, fut contraint à l'exil, coopéra à nouveau avec la police tsariste, mais fut démasqué et exécuté par des militants Socialistes-Révolutionnaires. »

continuer la lutte. Les « Sections », privées de leur chef [*Gapone s'exile en Suisse*], se trouvaient désespérées et à peu près impuissantes. Les partis politiques ne donnaient pas signe de vie. Pourtant, la nécessité d'un organisme qui coordonnerait et mènerait l'action se faisait sentir impérieusement. [...]

Tous les jours, des réunions d'une quarantaine d'ouvriers de mon quartier avaient lieu chez moi. [...]

Un soir – une huitaine de jours après le 9 janvier – on frappa à la porte de ma chambre. J'étais seul. Un homme entra : jeune, de grande taille, d'allure franche et sympathique. [*Il s'agit de Nossar qui déclare à Voline :*] [...]

- Je n'adhère, moi non plus, à aucun parti, car je me méfie. Mais, personnellement, je suis révolutionnaire, je sympathise avec le mouvement ouvrier. Or, jusqu'à présent, je n'ai pas une seule connaissance parmi les ouvriers. Par contre, j'ai de vastes relations dans les milieux bourgeois libéraux, oppositionnels. Alors j'ai une idée. Je sais que des milliers d'ouvriers, leurs femmes et leurs enfants, subissent déjà des privations terribles du fait de la grève. Et, d'autre part, je connais de riches bourgeois de demandant pas mieux que de porter secours à ces malheureux. Bref, je pourrais collecter, pour les grévistes, des fonds assez importants. Il s'agit de les distribuer d'une façon organisée, juste, utile. Pour cela, il faut avoir des relations dans la masse ouvrière. J'ai pensé à vous. Ne pourriez-vous pas, d'accord avec vos meilleurs amis ouvriers, vous charger de recevoir et distribuer parmi les grévistes et les familles des victimes du 9 janvier les sommes que je vous procurerais ?

J'acceptai d'emblée. Au nombre de mes amis se trouvait un ouvrier qui pouvait disposer de la camionnette de son patron pour aller visiter les grévistes et distribuer les secours.

Le lendemain soir, je réunis mes amis. Nossar était là. Il nous apportait déjà quelques milliers de roubles [*Le salaire quotidien tourne autour d'un demi-rouble, la grève est suivie par plusieurs dizaines de milliers d'ouvriers...*]. Notre action commença tout de suite. [...]

Cependant, la grève tirait à sa fin. Tous les jours des ouvriers reprenaient le travail. En même temps, les fonds s'épuisaient.

Alors apparut de nouveau la grave question : *Que faire ? Comment poursuivre l'action ? Et que pourrait-elle être maintenant ?* [...]

C'est alors qu'un soir où, comme d'habitude, il y avait chez moi plusieurs ouvriers – et que Nossar était des nôtres – l'idée surgit parmi nous de créer un organisme ouvrier permanent : une sorte de comité ou plutôt de conseil qui veillerait sur la suite des événements, servirait de lien entre tous les ouvriers, les renseignerait sur la situation et pourrait, le cas échéant, rallier autour de lui les forces ouvrières révolutionnaires.

Je ne me rappelle pas exactement comment cette idée nous vint. Mais je crois me souvenir que ce furent les ouvriers eux-mêmes qui l'avancèrent.

Le mot *Soviet* qui, en russe, signifie précisément conseil, fut prononcé pour la première fois dans ce sens spécifique.

En somme, il s'agissait, dans cette première ébauche, d'une sorte de *permanence ouvrière sociale*.

L'idée fut adoptée. Séance tenante, on essaya de fixer les bases d'organisation et de fonctionnement de ce « Soviet ».

Alors, rapidement, le projet prit de l'envergure.

On décida de mettre les ouvriers de toutes les grandes usines de la capitale au courant de la nouvelle création et de procéder, toujours dans l'intimité, aux élections des membres de cet organisme qu'on appela, pour la première fois, *Conseil (Soviet) des délégués ouvriers*.

En même temps, on posa une autre question : Qui dirigera les travaux du Soviet ? Qui sera placé à sa tête pour le guider ?

Les ouvriers présents, sans hésitation, me proposèrent ce poste.

Très touché par leur confiance, je déclinai néanmoins catégoriquement leur offre. Je dis à mes amis : « Vous êtes des *ouvriers*. Vous voulez créer un organisme qui devra s'occuper de vos intérêts *ouvriers*. Apprenez donc, dès le début, à mener vos affaires *vous-mêmes*. Ne confiez pas vos destinées à ceux qui ne sont pas des vôtres. Ne vous imposez pas de nouveaux maîtres ; ils finiront par vous dominer et vous trahir. Je suis persuadé qu'en ce qui concerne vos luttes et votre émancipation, personne, en dehors de vous-mêmes, ne pourra jamais aboutir à un vrai résultat. *Pour vous, au-dessus de vous, à la place de vous-mêmes*, personne ne fera jamais rien. Vous devez trouver votre président, votre secrétaire et les membres de votre commission administrative *dans vos propres rangs*. Si vous avez besoin de renseignements, d'éclaircissements, de certaines connaissances spéciales, de conseils, bref, d'une aide intellectuelle et morale qui relève d'une instruction approfondie, vous pouvez vous adresser à des intellectuels, à des gens instruits qui devront être heureux non pas de vous mener en maîtres, mais de vous apporter leur concours sans se mêler de vos organisations. Il est de leur devoir de vous prêter ce concours, car ce n'est pas de votre faute si l'instruction indispensable vous fait défaut. Ces amis intellectuels pourront même assister à vos réunions – avec voix consultative, sans plus. »

J'y ajoutai une autre objection : « Comment voulez-vous, dis-je, que je sois membre de votre organisation, n'étant pas ouvrier ? De quelle façon pourrais-je y pénétrer ? »

A cette dernière question, il me fut répondu que rien ne serait plus facile : on me procurerait une carte d'ouvrier et je ferais partie de l'organisation sous un nom d'emprunt. Je m'élevai vigoureusement contre un tel procédé. Je le jugeais non seulement indigne de moi-même et des ouvriers, mais dangereux, néfaste. « Dans un mouvement ouvrier, dis-je, tout doit être franc, droit, sincère. »

Malgré mes suggestions, les amis ne se sentirent pas assez forts pour pouvoir se passer d'un « guide ». Ils offrirent donc le poste de président à Nossar. Celui-ci, n'ayant pas les mêmes scrupules que moi, accepta.

Quelques jours plus tard, on lui procurait une carte ouvrière au nom de *Khroustaleff*, délégué d'une usine.

Bientôt les délégués de plusieurs usines de Saint-Pétersbourg tinrent leur première réunion.

Nossar-Khroustaleff en fut nommé président.

Du même coup, il devenait président de l'organisation : poste qu'il conserva par la suite, jusqu'à son arrestation.

Le premier Soviet était né.

Quelques temps après, le Soviet de Saint-Pétersbourg fut complété par d'autres délégués d'usines. Leur nombre devint imposant.[...]

Lors du mouvement révolutionnaire d'*octobre* 1905, le Soviet, entièrement réorganisé, reprit ses réunions publiques. [...]

Le parti social-démocrate finit par réussir à pénétrer dans ce Soviet et à s'y emparer d'un poste important. Le social-démocrate Trotsky, le futur commissaire bolchévique, y entra et s'en fit nommer secrétaire. Par la suite, lorsque Khroustaleff-Nossar fut arrêté, Trotsky en devint président.

L'exemple donné par les travailleurs de la capitale en janvier 1905 fut suivi par ceux de plusieurs autres villes. Des Soviets ouvriers furent créés çà et là. Toutefois leur existence – à l'époque – fut éphémère : il furent vite repérés et supprimés par les autorités locales. [...] Le Soviet de Saint-Pétersbourg (devenu Pétrograd) réapparut lors de la Révolution décisive de février-mars 1917, en même temps que se créèrent des Soviets dans toutes les villes et localités importantes du pays.